

MARTINEAU, Robert, *L'histoire à l'école. Matière à penser...*
(Montréal, l'Harmattan Inc., 1999) 400 p.

Jacques Caouette

Volume 54, Number 1, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305670ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305670ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caouette, J. (2000). Review of [MARTINEAU, Robert, *L'histoire à l'école. Matière à penser...* (Montréal, l'Harmattan Inc., 1999) 400 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(1), 151–154. <https://doi.org/10.7202/305670ar>

MARTINEAU, Robert, *L'histoire à l'école. Matière à penser...* (Montréal, l'Harmattan Inc., 1999), 400 p.

Robert Martineau enseigne actuellement la didactique des sciences humaines à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Auparavant, il fut successivement professeur d'histoire et conseiller pédagogique à la CECM.

En 1999, il publie chez l'Harmattan un ouvrage qui s'intitule *L'histoire à l'école. Matière à penser...* Ce livre reprend pour l'essentiel la thèse de

doctorat qu'il a présentée en 1997 sous le titre : *L'échec de l'apprentissage de la pensée historique à l'école : contribution à l'élaboration de fondements didactiques pour enseigner l'histoire*. En plus de l'introduction et de la conclusion, il comprend quatre chapitres : la problématique ; le contexte ; la charpente conceptuelle et finalement, l'analyse et l'interprétation des résultats. Deux thèmes principaux gouvernent le discours de Martineau sur l'enseignement de l'histoire : l'échec de la pensée historique au Québec et les moyens d'y remédier.

L'impression d'échec est présentée dans le chapitre un, celui de la problématique. L'auteur affirme d'emblée : « De façon générale, notre fréquentation de l'enseignement de l'histoire durant les quinze dernières années nous a laissé une impression d'éparpillement, d'absence de consensus clair sur la présence de la discipline historique en classe, d'inefficacité généralisée [...] et d'ambiguïtés à propos de la nature de la pensée historique. » Bref : ça va mal au Québec dans les classes d'histoire.

Le chapitre deux de la recherche de Martineau est consacré « [...] à quelques clarifications conceptuelles et théoriques ». D'entrée de jeu, s'inspirant principalement des théories comportementales américaines, l'auteur écrit au sujet du rôle du professeur : « [...] qu'enseigner, c'est intervenir dans le processus d'apprentissage d'un élève pour le stimuler, pour le supporter et l'orienter [...] ». Pour bien s'acquitter de cette tâche, trois conditions sont nécessaires : le professeur doit avoir « [...] une connaissance appropriée de l'objet d'apprentissage, en l'occurrence de la pensée historique, une connaissance toute aussi fondée des modalités et conditions d'apprentissage de la pensée historique et finalement une connaissance précise des objectifs et des orientations des programmes d'études en ce qui a trait à cette dernière ». À l'aide de questionnaires, administrés à des élèves et à leurs professeurs, il s'est attaché à mesurer si ces conditions favorables existaient au Québec dans les classes d'histoire.

Nous retrouvons une synthèse de ses résultats en conclusion. L'auteur affirme que sa recherche lui a permis de faire le constat suivant : dans la classe d'histoire, « [...] les activités associées aux concepts centraux du mode de pensée historique, et notamment de sa méthode — problème, questions, hypothèse, conclusion, synthèse, comparaisons d'interprétations, confrontation de point de vue, etc. — y font largement défaut ». Vérifications faites auprès de mes collègues de sciences, de français et de mathématiques, ces habiletés ou quelques-unes d'entre elles sont à l'ordre du jour de leurs programmes respectifs. Comment Robert Martineau peut-il soutenir qu'elles sont propres au mode de pensée

historique? Si ce n'est pas le cas, et nous pensons que ça ne l'est pas, le titre de sa thèse de doctorat aurait dû se lire tout simplement, *L'échec de la pensée au Québec*. Un exemple parmi d'autres : l'auteur est d'avis que la tâche exigée des élèves au numéro cinq de son questionnaire permet de mesurer la capacité de ceux-ci à raisonner historiquement (les élèves sont en présence de trois interprétations de la Conquête). Selon moi, il s'agit d'un simple exercice de compréhension de texte, comme les élèves en font en français ou même, en lisant le *Journal de Montréal*.

Au sujet de l'expérience des enseignants, il arrive à cette conclusion : « l'expérience dans l'enseignement ne paraît pas un facteur associé à un enseignement mieux adapté pour faire apprendre la pensée historique, ni de conceptions mieux fondées pour supporter cette pratique. » On se conforte à l'idée de consulter un vieux médecin, un notaire d'expérience, un avocat chevronné, gage d'un bon service. Dans l'enseignement, ce serait l'inverse ! L'enseignement, selon lui, serait un secteur d'activité où les années d'expérience n'apportent rien. Conclusion pour le moins discutable.

Une fois le livre refermé, je me suis rappelé cette phrase d'un intellectuel français, Jean-François Revel, tirée de son livre *Mémoires, le voleur dans la maison vide* : « [...] c'est l'expérience que je fis sur mon propre cas de l'aptitude des hommes à se persuader de la vérité de n'importe quelle théorie, de bâtir dans leur tête un attirail justificatif de n'importe quel système, fût-ce le plus extravagant, sans que l'intelligence et la culture puissent entraver cette intoxication idéologique. »

Certes, Martineau a le mérite de nous sensibiliser à tout ce qui peut rendre la classe d'histoire plus intéressante. Pour cela, son livre vaut le détour. Il faut le lire, et en discuter entre nous. Cependant, je ne suis pas sûr, comme il l'affirme, que la classe soit le seul espace d'apprentissage de la pensée historique. Robert Ballion, dans son livre *Les consommateurs d'école*, est d'avis que l'école n'est pas le seul lieu de production du savoir. Il écrit : « [...] elle n'est pas le seul, et il est difficile d'isoler ce qui lui revient en propre, d'autant que se sont développés en dehors d'elle des moyens d'information [...] ». Dans son livre *L'efficacité des enseignants*, Georges Felouzis abonde dans le même sens : « L'auto-documentation, la lecture de livres ou de magazines, la télévision ou les journaux servent tout autant de sources à la formation intellectuelle des adolescents. » Quant au grand historien roumain, Lucian Boia, il émet l'idée suivante dans son livre *Pour une histoire de l'imaginaire* : « Tout le monde participe, à plusieurs niveaux, à la fabrication et au renouvellement d'une cons-

science historique. La tradition orale, la propagande politique, l'école, l'Église, la presse, le livre, le cinéma, la télévision contribuent à faire de l'imaginaire historique un champ extrêmement vaste et compliqué.» Ces réflexions nous permettent de penser que la question de l'enseignement de l'histoire au Québec déborde les murs de la classe.

JACQUES CAOUCETTE

Val d'Or